



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com

*neuropsychiatrie
de l'enfance
et de l'adolescence*

Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence 64 (2016) 349–352

Éditorial

Le sujet du risque

The subject of risk

En me faisant l'honneur de « réagir » au dossier sur le « risque » constitué par la revue *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence* son équipe de rédaction a fait le choix d'ouvrir le dialogue avec un professeur de sciences de l'éducation, qui n'appartient pas au milieu médico-psychiatrique, ni au cercle des addictologues. Ceci est sans doute dû à mes enquêtes de victimation sur la violence en milieu scolaire (par exemple [1]), et à ce titre à ma collaboration de longue date avec des praticiens et des chercheurs de diverses appartenances théoriques, dont certains sont des auteurs de ce dossier. Ce fut le cas avec l'organisation à la demande d'un ministre de l'Éducation nationale des Assises Nationales contre le harcèlement à l'école, en 2011, puis jusqu'en 2015 comme délégué ministériel en charge de la prévention et de la lutte contre la violence en milieu scolaire. Mais je ne veux pas limiter mes réactions au domaine que je connais le mieux et je souhaite réagir sur le sens même de la notion de « risque ».

1. Du harcèlement à la notion de risque

Dans les travaux présentés, l'importance du thème du harcèlement témoigne de changements de points de vue et de problématiques. L'intérêt porté à l'usage excessif d'Internet témoigne de la réactivité de différents champs scientifiques arrivant à se croiser dans cette publication – sociologues, praticiens, psychiatres... Deux notes de synthèse sur la cyberviolence et le cyberharcèlement se répondent, avec des littératures qui ne se connaissaient pas totalement, avec des bases de données différentes et pourtant cohérentes, renouvelant par exemple l'intérêt pour les jeunes filles comme auteures de harcèlement. La consommation excessive de Facebook et des réseaux sociaux (même si c'est sans doute l'utilisation des SMS et MMS qui est la plus problématique), la facilité d'accès juvénile à la pornographie font aussi de plus en plus souvent partie des préoccupations des éducateurs, des angoisses parentales, des soucis politiques. L'expérience de prévention du harcèlement tentée par l'équipe de Poitiers ne peut évidemment que montrer une fois de plus comment la prévention en milieu scolaire est importante, et efficace. De même les problèmes des jeux dangereux,

en particulier des jeux d'asphyxie, sont une préoccupation importante, entre autres dans leur prévention en milieu scolaire, et il est fort significatif qu'un article de ce dossier porte sur cette question.

C'est grâce à plusieurs articles de ce numéro que j'ai pris connaissance pour la première fois de certaines des thématiques traitées. Jamais par exemple il ne m'avait été donné de réfléchir réellement sur les problèmes de la non-observance thérapeutique chez l'adolescent, même si, je m'en rends compte maintenant, les réflexions proposées m'auraient concrètement aidé dans ma pratique d'enseignant auprès des adolescents avec lesquels je travaillais en institut médico-pédagogique. Une image : celle de Francis, ce jeune adolescent de 15 ans atteint de mucoviscidose et qui refusait avec force la kinésithérapie respiratoire. Bien sûr l'article sur les soins pédopsychiatriques dans les centres éducatifs fermés fait aussi écho à ma pratique ancienne d'éducateur dans ce qu'on appelait alors un « foyer desemi-liberté ».

J'ai souvent croisé les problématiques des autres articles, partagés leurs résultats en tentant d'introduire dans la recherche française en sciences humaines et sociales un point de vue ouvert sur la littérature par « facteurs de risque et de protection », cette littérature dont l'usage reste décrié, dans certaines traditions théoriques depuis au moins le célèbre livre de Robert Castel [2] *La gestion des risques : de l'anti-psychiatrie à l'après-psychanalyse*, édité en 1981 et dont la réédition en 2011 a été préfacé d'une manière accentuant ces critiques. Appuyer des politiques publiques, voire même des pratiques thérapeutiques ou préventives sur la notion de « risque(s) » donne prise à des critiques socio-politiques fortes, souvent adossées à une remise en cause globale du DSM-IV, voire à une déconstruction anthropologique de ce que l'usage du lexique du risque entraîne comme danger liberticide. C'est donc sur le fond du dossier lui-même que je voudrais réagir. En éducateur, en pédagogue, en liant cette approche à l'approche du sujet adolescent qui nous est commun, au monde de la psychiatrie et de la pédiatrie et au monde de l'éducation scolaire ou familiale. Le décloisonnement disciplinaire et institutionnel n'est-il pas une manière d'éviter les querelles de propriétaire qui font du soignant, de l'enseignant, du parent ou de tout spécialiste d'un domaine

le seul habilité à vraiment comprendre, entendre, soigner ou élever celui ou celle qui est l'objet de notre souci, bien malgré lui parfois ? Une manière de l'aider à s'instaurer comme sujet ?

2. Le « risque » : tensions critiques

Disons-le d'emblée, l'approche par le risque mérite parfois largement les critiques qu'elle reçoit, tout au moins dans son usage courant, qui peut apparaître totalement déterministe et stigmatisant. Rappelons-nous simplement comment naguère un ancien président de la République, alors ministre de l'intérieur, souhaitait ficher dès la maternelle les enfants se mettant en colère, dans une adéquation fataliste où la colère précoce était le signe d'une délinquance inévitable à venir. C'est là diront les spécialistes un usage détourné de leurs travaux, et c'est exact. Mais ne faut-il pas toujours faire une mise au point pour éviter dérives et récupérations populistes ? Pour aussi montrer le sens de ce que devrait toujours être le travail psychiatrique, qui rejoint ici le travail éducatif : non pas un formatage mais une libération, sous peine que l'on voit dans le soignant l'image continuée de la camisole de force ou de la castration chimique et dans l'éducateur le petit sadique incapable d'écoute.

Un facteur de risque [3] est ou un événement ou des conditions biologiques ou environnementales qui augmentent la probabilité pour un enfant ou un adolescent de développer des troubles émotionnels ou du comportement. Cette approche, contrairement à une critique qui lui est souvent adressée, n'est pas une approche déterministe, bien au contraire c'est en réaction contre le simplisme monocausal qui stigmatise des populations particulières (les femmes monoparentales, les immigrés, les enfants du divorce, etc.) qu'elle s'est développée [4], même si son usage dans la pensée commune déforme singulièrement les résultats de cette voie de recherche en la rabattant sur ce même simplisme. En fait, s'appuyant sur un modèle transactionnel, cette approche reconnaît d'abord que ([5], p. 10) le développement de l'enfant est d'origine multifactorielle d'où la conceptualisation de modèles complexes qui admettent l'existence de plusieurs trajectoires du développement humain normal ou déviant. Cette approche rejette l'idée que la compétence sociale de l'enfant et du jeune est le résultat d'un seul processus biologique ou encore d'un seul processus de socialisation comme celui de l'influence de l'éducation parentale. Ce modèle conçoit plutôt le développement humain sous l'angle de l'apparition des facteurs qui peuvent soit augmenter (facteurs de risque) soit réduire (facteurs protecteurs) la probabilité de développer un ou des troubles de comportement ou des conduites « à risque ».

Bref, cette approche est à la fois probabiliste, non déterministe et complexe, ayant dépassé depuis longtemps l'idée qu'un seul stressor puisse engendrer en soi une vulnérabilité fatale. Tout est question de combinaison de facteurs de risque dans l'augmentation de la probabilité de risque et dans la capacité de chaque individu à faire face à un événement précis, ce qu'on appelle communément maintenant sa capacité de résilience. Ainsi, Rutter [6], un des grands spécialistes de cette

approche intitulait dès 1985 un de ses articles *Résilience face à l'adversité : Les facteurs de protection contre les désordres mentaux*. C'est justement en mesurant ce qui peut « prédire » la vulnérabilité (c'est-à-dire la plus grande probabilité de développer des troubles) que cette approche montre la non-fatalité de cette vulnérabilité, démontre la résilience. En tout cas, selon ce même Rutter (loc. cit.), la présence d'un seul facteur n'augmente pas la probabilité de problèmes ultérieurs. Pour lui la probabilité des problèmes émotifs et comportementaux augmente considérablement avec l'association de plusieurs facteurs de risque. L'approche par facteurs de risque est indispensable dans la construction de programmes préventifs adaptés. Cette direction de recherche est souvent critiquée pour son côté stigmatisant, ce qui peut parfois être juste dans les excès du « profilage » à la mode. Cette critique est fréquente en France, mais également aux États-Unis ([7], p. 3). C'est cependant une voie majeure au Canada et en Amérique du Nord pour élaborer les politiques publiques de prévention. L'idée est simple : si – en ce qui concerne mon sujet d'étude – la violence peut être prédite (en tant que risque potentiel) alors elle peut être prévenue, déconstruite. Il ne s'agit pas de stigmatiser pour enfermer, mais d'identifier pour prévenir, ce qui n'est quand même pas la même démarche [8].

Il faut bien répondre à une préoccupation morale – et politique –. Le soin n'enferme-t-il pas ? L'éducation et la prévention ne sont-elles pas une mise en conformité excessive, une normalisation liberticide servant le néolibéralisme qui veut des travailleurs obéissants et des consommateurs soumis ? Une telle critique peut par exemple se réaliser dans un refus de prendre en compte les symptômes de bas bruit en les considérant comme des éléments normaux, voire essentiels du passage à l'adolescence : les prendre en compte contribuerait alors à criminaliser des comportements ordinaires [9]. Cette critique, après tout, réactive l'ancien jugement d'Erikson (Adolescence et crise, p. 95) pour lequel « l'âge de la machine a inventé l'idéal d'un corps mécaniquement entraîné, fonctionnant sans faute et toujours propre, ponctuel et désodorisé. De plus, on a supposé, d'une façon plus ou moins superstitieuse, qu'un entraînement précoce et rigoureux est absolument nécessaire pour le genre de personnalité qui devra fonctionner efficacement dans un monde mécanisé dans lequel le temps est toujours de l'argent ». Et l'on n'oubliera pas non plus la description foucauldienne d'une raison psychiatrique qui s'érige en « Garde-fou ».

3. Au risque d'être

Il ne s'agit évidemment pas de tout vouloir contrôler, lisser, normer. Les critiques qui aident à briser l'excès de contrôle, l'enfer institutionnel et le simplisme répressif sont non seulement utiles mais indispensables. Plus indispensables que jamais dans le climat social actuel, en France et ailleurs où l'on risque de voir dans chaque révolte adolescente le prodrome d'une radicalisation violente. Mais elles oublient un autre enfermement et gênent une libération. Bien des articles de ce dossier ont en commun de montrer l'importance du risque dans le parcours du sujet, dans son processus d'individualisation et de séparation d'avec l'enfance, d'avec le cocon familial dont

Download English Version:

<https://daneshyari.com/en/article/5044984>

Download Persian Version:

<https://daneshyari.com/article/5044984>

[Daneshyari.com](https://daneshyari.com)